



Ernest Delève, un poète dans la secrète évidence

COMMUNICATION D'YVES NAMUR
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 9 MAI 2009

Si mes maîtres en poésie s'appellent Edmond Jabès, Roberto Juarroz, Rainer Maria Rilke ou Paul Celan, s'il est vrai que j'entends converser avec vous de ces poètes qui me passionnent et me façonnent encore, il n'en n'est pas moins utile, me semble-t-il, d'aborder de temps à autre des espaces où la poésie, déjà discrète par essence, l'est plus encore, jusqu'à la méconnaissance, la désaffection totale, voire même l'oubli. L'injuste oubli où quelques-uns de nos meilleurs poètes belges, aujourd'hui disparus, paraissent hélas confinés pour quelques lustres encore.

Ces poètes que de trop rares anthologies ont parfois publiés, comme ce fut le cas dans la monumentale anthologie, *La poésie francophone de Belgique*, de Liliane Wouters et Alain Bosquet, j'aime les placer sous le signe de « la secrète évidence ». Ainsi en est-il de ces poètes comme Mimy Kinet, Frans Moreau, Françoise Delcarte, Jean Dypréau, Cécile Miguel, Marcel La Haye, Jean Glineur, Roger Goossens et bien d'autres encore.

La liste est longue de tous ces auteurs qui de leur vivant déjà s'étaient installés, bon gré mal gré, dans l'ombre de quelques renommées passagères, dans l'indifférence ou même dans le mépris de la critique littéraire du moment. Certains aussi, il faut l'avouer, se sont complus dans cette discrétion. Que l'on pense ici à Cécile Miguel dont l'œuvre poétique, la dernière œuvre surréaliste à mon sens, n'est présente nulle part. Une Cécile Miguel dont il faudra bien qu'un jour aussi les chroniqueurs et amateurs d'art non figuratif s'intéressent à l'œuvre

peinte qui depuis sa période « tachiste » dans les années soixante n'a vraiment rien à envier à Pollock. Combien savent encore que son travail fut présenté en 1949, avec Picasso et Miro, à la Galerie d'Art Le National à Lucerne ? Combien se sont aperçus que *Soleil de mars*, un poème de Jacques Prévert dans *La Pluie et le beau temps* (Gallimard, 1955), était dédié à Cécile Miguel et rendait compte de son univers pictural ?

Parfois aussi certaines œuvres ne sont apparues, dans ce qu'elles ont de meilleur, qu'après la disparition de son auteur lui-même. Je pense tout particulièrement ici à Mimy Kinet, l'égale d'une Anne-Marie Kegels, ou à Marcel La Haye dont la publication récente de nombreux inédits place désormais son auteur au rang des poètes belges à reconsidérer.

La *secrète évidence*, vous l'aurez compris, me préoccupe à un point tel qu'il m'arrive parfois de penser que notre Histoire de la poésie francophone de Belgique (mais cette réflexion est certainement valable dans d'autres domaines) sera tôt ou tard recomposée.

*

Ernest Delève, puisqu'il est question de lui aujourd'hui, est l'un de ces plus beaux exemples de poètes de la *secrète évidence*. Un poète qui d'emblée s'était lui-même placé en solitude.

« Mes poèmes, écrit-il dans une lettre à son ami Edmond Kinds en septembre 1963, mes poèmes sont maintenant connus de quelques personnes qui s'intéressent vraiment à la poésie. Je n'en désire pas plus. Moi, je ne veux pas être connu. Tu sais mon caractère. Je vis ici (à Ransart) absolument inconnu, très effacé presque invisible. Je maintiens toujours autour de moi un no man's land suffisant. J'espère que tu le franchiras souvent mais seul. (...) le drôle d'oiseau que je suis doit rester sauvage. »

Qui était donc ce poète solitaire, né à Ixelles le 13 octobre 1907 et décédé à Ransart le 14 juillet 1969 ? Qui était-il, ce sauvage, auteur de seulement trois recueils de poésie : *La belle journée*, *Pura Seta* et *Je vous salue chéries*, parus respectivement en 1953, 1959 et 1961 chez l'éditeur George Houyoux dans la collection de la Tarasque ?

Peu de choses ont été écrites à son sujet et sa biographie comporte encore de nombreuses zones d'ombres. Cependant, ce qui n'est pas si fréquent, vous en conviendrez, les éditions Pierre Seghers ont consacré à Ernest Delève, c'était en 1973, un volume de leur célèbre collection *Poètes d'aujourd'hui*. Une étude que l'on doit à son ami d'adolescence, Edmond Kinds, auteur déjà à l'époque d'un essai sur Proust et d'un autre sur Jean Tardieu. En voici la quatrième de couverture : « Ernest Delève, *est-il écrit*, est tenu par quelques-uns pour l'un des plus importants poètes belges contemporains. Il se voulut l'artisan d'un monde meilleur et il aura été l'un des poètes de la grande *illusion lyrique* de notre temps. Sa pureté lui aura fait connaître souvent une solitude absolue, dont il devrait définitivement émerger. » Mais ce ne fut hélas pas le cas.

De son côté, Annemie Esgain, étudiante en Langues et Littératures romanes à L'Université libre de Bruxelles, rédigea en 2002 un mémoire (le seul sur ce sujet à notre connaissance), sous la direction du professeur Paul Aron, intitulé *Ernest Delève, poète de l'humain*. Curieusement, cette même année-là, je faisais paraître au Taillis Pré, dans la collection « Ha », un volume rassemblant les trois ouvrages de Delève, réalisant ainsi l'un de mes rêves fous de jeune lecteur des années septante. En 2003, un ensemble de poèmes inédits, retrouvés grâce à cette étudiante, paraîtra enfin dans cette même collection, dévolue particulièrement aux secrètes évidences des poètes.

Ernest Delève voit donc le jour à Ixelles, le 13 octobre 1907, rue du Bourgmestre, au n° 13, où son père menuisier y exploite un atelier d'ébénisterie. Après Woluwé-St-Lambert et Molenbeek-St-Jean, la famille Delève s'installera en 1923 à Vilvorde où le père a trouvé un emploi dans une filature de coton, *L'Industrielle de Vilvorde*. Ernest Delève entamera ses études secondaires à l'Athénée de Schaerbeek, actuellement Athénée Fernand Blum, où il fera la connaissance d'Edmond Kinds, un athénée d'où ils seront par ailleurs l'un et l'autre renvoyés pour avoir signé eux-mêmes de nombreux justificatifs d'absence. Après l'obtention du diplôme par le jury central, et l'une ou l'autre année d'échecs scolaires à l'université, Delève sera reçu docteur en droit en 1933 (signalons pour la petite histoire qu'il a croisé à l'Université de Bruxelles Achille Chavée et Fernand Dumont sans pour autant se lier avec eux)... mais finalement il abandonnera son stage au Barreau de Bruxelles pour un emploi de conseiller juridique à *l'Industrielle*

de *Vilvorde* où il rencontra l'amour en la personne de Suzanne Vermeulen, probablement la fille du directeur de cette filature de coton.

Mais le destin de Delève semble définitivement basculer le 10 juin 1953 lorsqu'il apprend, par un coup de téléphone anonyme, que Suzanne a un amant. S'ensuivent des internements à l'Institut psychiatrique de l'Hôpital Brugman ou à la colonie de l'État à Geel jusqu'en mai 1955 et malheureusement la perte de son emploi. Déclaré fou, Delève semble avoir plutôt sombré dans une grave dépression et finalement il s'installe, affaibli et sans le sou, chez ses deux tantes paternelles, Virginie et Marie-Louise Delève, au 61 de la rue Jasmès à Ransart où il mourra une quinzaine d'années plus tard.

Delève connaîtra là encore bien des difficultés et moult souffrances : celles du chômage ou d'emplois aussi insolites que précaires : guichetier à l'Exposition universelle de 58, commis intérimaire à la Maison Communale de Montignies-sur-Sambre ou téléphoniste à la *Vidange Rapide* (maison spécialisée dans la vidange des fosses septiques), etc. Dans une lettre à son ami Kinds, datée de mars 58, Delève écrit à propos de cet emploi de guichetier : « Voici comment on m'a expliqué ce que j'aurais à faire : il y a des guichets. Derrière ces guichets, des machines. Au bout de ces machines sort un ticket. Vous devez vérifier si ce ticket est bien conforme à la demande de location et taper le montant sur un petit clavier. » Et d'ajouter : « Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que des métiers emmerdants. »

Grâce à son ami Kinds et probablement grâce aussi à Roger Bodart, conseiller à l'époque du ministre de l'Éducation et de la Culture, il trouvera enfin en 1963 un emploi décent à la Bibliothèque communale de Charleroi où il sera « chargé d'établir le fichier systématique et de dépouiller dans les revues les articles de critiques et les analyses d'ouvrages récents ».

Il m'a paru nécessaire de brosser en quelques traits la vie maudite de ce poète au sujet duquel René Lacoste écrira dans *Les Lettres Françaises* (1960) : « Ernest Delève... va se faire une place estimable, j'en suis maintenant convaincu, dans la poésie de son temps. » Quant à Marcel Thiry, il évoquera ainsi dans *Le Soir* (22 juin 1961) la sortie de *Je vous salue chéries*, le troisième et dernier livre paru de Delève : « Ses recueils précédents, et surtout *Pura Seta*, l'avait placé parmi les vrais poètes. Avec celui-ci, *Je vous salue chéries*, il passe un seuil. Le titre a sans doute

une certaine agressivité sacrilège, mais le livre est tout entier d'aspiration à une pureté finale à travers la chair... On citera à propos de Delève le *Cantique des Cantiques*, parce qu'il y a ici une Beauté Noire, et dominante... Mais, si ce n'est pas la première fois que s'élève un hymne à l'« Aphrodite des graffiti », et si d'autres négresses ont suscité des Baudelaire, dans la poésie actuelle, je ne vois pas d'exemple qu'autour de ces thèmes se soit organisé un lyrisme aussi puissant, aussi inventif quant au rythme, aussi criant de sincérité. »

Le tout jeune poète Ernest Delève aura donné son premier poème, intitulé *L'ange blond*, au *Discobole*, en février 1927, une revue estudiantine dont il fait partie du comité de direction, avec notamment Edmond Kinds et Georges Walravens. Puis à la revue *Au large* où paraîtront deux poèmes, *Influences astrales* et *Voyage*. Dès cette époque, Delève abandonne toute ponctuation, la considérant nous dit Edmond Kinds « comme une nuisance à l'unité du poème ». Plus tard, dans la *Revue générale belge* (1954), paraîtra un article élogieux d'Adrien Jans qui regrettera pourtant « le mépris de Delève pour la ponctuation ».

VOYAGE (fragment)

...

Comme l'intimité du soir

Mon âme est seule et ne sait résister

À l'attrait du déluge comme la vitesse blanche

Ô lumière je tombe je plonge

Ô promontoire j'ouvrais mes bras pour les présences invisibles

Par quelle coutume oubliée les hommes pervers à la ville

Attirent les anges avec de hautes niches d'or

Ici le sable bouge les arbres s'écartent l'étang s'ouvre

Ils volent comme la cloche sonne et vole en rêve

Leur vol sur l'or ouvre et ferme une grande ombre

Et je sens l'haleinée d'une aile chaude d'ange

(in *Au large*, septembre 1927)

Il faudra cependant attendre 1953, soit vingt-cinq ans plus tard, pour que paraisse le premier recueil de Delève, *La belle journée*. Non qu'il ait renoncé à écrire, mais

plutôt sans aucun désir qu'il était de se voir publié. Dans les archives consultées, on trouve trace de quelques poèmes datés de 1943. De son côté, Edmond Kinds écrit dans son étude : « Un soir — ce devait être en 1943, — ... il me montra une grosse liasse : des poèmes que je n'eus que le temps de feuilleter. Je me rappelle les mots qui me vinrent à l'esprit : les images-chocs de Delève. » Ces poèmes auraient disparus lors de perquisitions dont le poète fut l'objet, peut-être aussi lors d'un incendie, peut-être ajoute encore Kinds « la liasse de Delève se trouve-t-elle encore dans des archives oubliées ». Une chose est certaine, ce ne sont pas ceux qui ont été retrouvés récemment par Annemie Esgain, dans les deux petites valises conservées à la Bibliothèque précieuse de l'ULB, Edmond Kinds lui-même ne les ayant pas retrouvés parmi les inédits de Delève qu'il a laissés.

Quoi qu'il en soit, le 27 juin 1948, Delève reçoit, pour un long poème intitulé *Hiéronymus*, le *Prix de la Parole dans l'Espace*, décerné à l'unanimité par le Club d'Essais de la radiodiffusion française à Paris. Jean Tardieu et Paul Eluard faisant partie du jury.

Hieronimus, un poème en hommage à Jérôme Bosch, évoque l'horreur de la guerre et les atrocités des camps de concentration et occupe la partie centrale de *La belle journée*, une vingtaine de pages dont voici un fragment:

Ces marches funèbres vers la mort lente ce long piétinement du moribond sur sa tombe
Ces sommeils dans les chambres de torture ces réveils donnant sur le camp de la honte
Ces haltes dans le désespoir le plus profond ces repos mettant nos maux à vif
Ces travaux forcés contre l'humanité dont les enfants déjà branlent des têtes de captifs
Et le carrefour infranchissable où l'homme avec son double en croix s'affale
Et très vite puisqu'il va mourir qu'il cherche le bien et le mal sous les balles
Ni la route d'épines ni la route de fleurs c'est la route de ruines la route de douleurs
Un seul chemin où les vivants et les morts nourrissent les mêmes racines d'horreur

Qu'est-ce que ce dieu qui ne fut bon qu'à chasser l'homme
Errant jusqu'à l'épuisement complet vers la place qui lui revient dans le charnier
Qu'est-ce que ce feu sacré qui n'a servi qu'à brûler l'homme
Ce soleil pour les morts et pour les mouches et notre terre pour prisonniers

On n'entend que les chants des bas-fonds les plus rauques partout
Les bourreaux sont si bas qu'ils sont hors de portée
Les judas si nombreux que nous doutons de nous
Et nos frères si près des morts sous la couverture commune si trouée...

La troisième partie de ce recueil, dont la composition est la plus ancienne, s'intitule *L'écume et la lie*. Il s'agit surtout de pièces inspirées par la guerre (Kinds les date d'approximativement 1943 ou 1944). Quant à la première partie, *Notre tour*, elle doit contenir des poèmes composés juste après la guerre. Ainsi ce poème intitulé *La tour d'ivoire* dont voici les premiers et derniers vers :

On construira la Tour d'Ivoire
Sur un charnier parsemé de taudis
Bâtis tant bien que mal avec le bois des croix
Et des souvenirs de guerre
...
Un ascenseur de mine
Plein de houilleurs carbonisés
Conduira à tous les étages

Où des chômeurs dans tous les coins
Parleront de leur métier
Avec des mutilés de guerre

Et sur la dernière terrasse
Une folle en cage
Hurlera particulièrement bien
La misère humaine

Ernest Delève, poète discret s'il en est, est aussi un homme engagé dans ses poèmes. Ainsi en est-il de son poème intitulé *À Lorca* :

Federico Garcia Lorca

Ton corps est la chasse où l'Espagne enferme les reliques

De ses morts et de ses martyrs

Elle te couvre des œillets de son espoir

L'Espagne a faim et sa faim prend forme de ton absence

Elle est esclave et sa liberté veille sur la terre clandestine de ta tombe

Tes assassins patrouillent regardant avec méfiance

Ta poésie fleurir les balcons qui s'ouvrent nuitamment

Comme si tu allais revenir

Tes vers remplacent les prières

...

La publication de ce premier volume en 1953 aura bénéficié d'une aide du Fonds des lettres, mais plus d'une année après que son ami Kinds lui ait r dige  un document à l'intention du Fonds, Delève n'ayant pas adressé le manuscrit... faute de connaître l'adresse de l'Académie !

Pour d'autres raisons dont je parlerai plus tard, j'étais très curieux de consulter les archives du Fonds et notre secrétaire perpétuel m'ayant autorisé cette démarche, je reproduis bien volontiers l'avis de ses lecteurs.

Pour Albert Guislain et je le cite : « Un vrai poète. Des poèmes d'un joli jaillissement. » Pour Georges Linze : « Présence poétique certaine. Toujours Delève fait œuvre d'art. » Quant   Maurice Carême, son avis fut défavorable mais heureusement sans conséquence fâcheuse. Voici sa note : « Quelques belles images à la mode surréaliste mais littérature débridée, sans grande originalité. Avis défavorable. »

L'ouvrage, paru chez George Houyoux, reçut quelques beaux avis dont celui de Jean Tordeur au micro de l'INR : «   propos de *La Belle Journée* : il me reste un instant pour vous dire que cette poésie regorge d'images nouvelles, de découvertes verbales, qu'elle crée un univers intérieur à mesure qu'elle avance, qu'elle nous transmet la leçon d'une expérience profondément vécue, en un mot que Delève est un vrai poète, c'est-à-dire qu'il réunit en lui un art et une morale. » Dans *Le Soir*, Marcel Lobet rendit aussi hommage à Delève en écrivant : « Cette poésie

vendange les poisons, recueille les cris étouffés, libère les désirs entravés, exorcise les sortilèges. »

Delève n'aura pourtant signé aucun exemplaire de presse, plongé qu'il était en 1953 dans ses souffrances et ses déboires amoureux.

LES YEUX (fragment)

...

Mais que soient noirs les yeux que j'aime

Comme une seule longue nuit

Progressant par marées noirs de profondeurs noirs d'éclat

Noirs à jamais sans lendemain

Noirs de ne vivre que de ma vie secrète

Noirs de centre autour duquel gravite la lumière

Noirs de sources avant la métamorphose noirs de flammes captives

Noirs de fin inférieur noirs de lucidité

Noirs de plonger en moi d'être moi mieux que moi

De ne répondre à rien qu'à l'inconnu

Noirs de donneurs de rêves et de berceuses

De choses vierges et de visiteurs nocturnes

Noirs de présences latentes noirs de présences éclatantes

Noirs de centre unifiant mes désirs

Noirs de beautés cachées de vérités perdues

...

Noirs de mes raisons inconnaissables de vivre

Noirs de me contenir

En 1959, le second volume de Delève paraît aussi chez George Houyoux. *Pura Seta* est un recueil où sont présents l'amour, les difficultés de vivre, mais aussi l'espoir d'un amour nouveau. Delève, dans une lettre à son ami Kinds, datée du 23 mars 1958, dit en substance : « Les poèmes de *Pura Seta* ont un grave défaut. Il n'y est jamais question que de moi. Ils sont excessivement personnels. D'autre part ils sont très sombres bien qu'ils aboutissent tous à une victoire sur le désespoir. Ce

sont des fragments de confession. Confession d'un homme qui lutte contre le désespoir et qui gagne péniblement. Comme nous sommes loin du romantisme cela n'intéressera que très peu de gens. Tant pis. J'espère faire mieux la prochaine fois. »

Le recueil fut chaleureusement accueilli par quelques-uns : André Gascht, Philippe Dasnoy ou Emilie Noulet qui écrira dans *Synthèses* : « il est émouvant de voir un poète de l'un à l'autre de ses recueils, s'affirmer, se reconnaître, se transformer... une simplicité, dira-t-elle encore, qui n'est simple qu'en apparence. »

DIS-MOI

Quand tu as peur d'entendre
Dis-moi quelle est la Sirène oubliée
Qui chante au-delà des oreilles bouchées

Quand tu as peur d'y penser
Aux griffes de quelle Énigme
LaisSES-tu un peu de ta réalité

Quand tu n'oses pas regarder
Quelle Méduse pour toi sait fixer la beauté
Pétrifiant la face fascinante

Dis-moi quels oracles te condamnent
Quand tu as peur du lendemain

Et quelle est la Sibylle épelant ton mystère
Tout ce chaos de mots au hasard dans ta vie
Quand tu n'oses pas écrire au destin

Et quelle tête de l'Hydre tu n'as pas coupée
Quand tu n'es content de rien

Notre Académie encouragera également cette publication. Dans le rapport du Fonds, Charles Bertin écrira : « Quelle heureuse surprise que les poèmes d'Ernest Delève. Voici un homme, au nom jamais entendu, mais que le talent semble avoir comblé. Avis très favorable ». Albert Ayguesparse rendit aussi un avis favorable : « Avec le long poème en octosyllabes qui donne le titre au recueil, reparaît le véritable poète qu'est Delève. Son langage est neuf, ses images éblouissantes et d'une grande force. » Un avis défavorable fut cependant rendu par Albert Kies : « *Pura Seta*, écrit-il, fait songer à un bric-à-brac. Le recueil renferme des vers d'une réelle beauté et d'authentiques fonds de tiroirs, ce qui donne l'impression que le meilleur est dû au hasard de l'inspiration et que l'auteur est responsable du reste. »

Le même Albert Kies (avec qui j'aurais indubitablement quelques comptes à régler !) rendit une seconde fois un avis défavorable lorsque le Fonds eut à lire *Je vous salue chéries*, le dernier recueil paru d'Ernest Delève. Fort heureusement, Roger Bodart et Marcel Thiry ne manquèrent pas de saluer Delève, pour le premier « l'un des poètes les plus personnels de sa génération » et pour Thiry, « une grande coulée de lave lyrique que déverse le poète, encore en fusion, non solidifiée ni endiguée ni dirigée ».

Je vous salue chéries paraît en 1961, toujours chez Houyoux dans la même collection la Tarasque. Fait assez rare, cette publication est souhaitée par Delève lui-même : « J'aimerais, écrit-il à son ami, voir publier mon éloge de la femme noire au moment où presque toute la presse affirme un mépris plus ou moins déguisé pour les Noirs. » Une femme noire dont il fut possiblement l'amant, « rejetée par la société, une femme qui l'a sorti de son abîme, dont il a choisi de chanter et de vanter toutes les beautés » écrit Annemie Esgain dans son travail de fin d'études.

Voici un fragment de la dernière strophe de ce texte :

...

Dans un tableau nous attendait une tache de couleur si belle
Qu'elle occupait sans faiblir la place d'un objet mystérieux encore indéfini
Espoir embellissant provisoirement ce lieu qui n'était plus vide
Mais déjà préparé et paré pour l'enchantement que l'on sentait proche

Comme si le peintre laissait à l'avenir le soin de faire là surgir l'apparition désirée
Ainsi dans chaque amour apparaîtra l'amour de tous
Et l'imagination faisait tout évoluer pour tout te consacrer ...

Je vous salue chéries n'est composé que de deux poèmes. Le second, *Entre toutes les femmes*, dont j'ai extrait quelques lignes, est un « hymne enivré par une Beauté Noire », un poème dédié à « l'amour pur ». On y retrouve « toutes les splendeurs d'images et de mots, d'émotion et de véhémence qui sont propres à Delève », un long poème à vrai dire qui pourrait être mis en scène, un poème avec une forme et un rythme qu'on ne retrouve plus guère dans la poésie contemporaine. Un souffle long pour une probable passion amoureuse dont on ne retrouve aucune trace dans la biographie de l'auteur. C'est aussi un poème qui n'est pas sans nous faire penser à la femme noire de Léopold Sédar Senghor ou à celle, comme l'écrivait Thiry, du *Cantique des cantiques*.

Le premier poème qui donne son titre au recueil est quant à lui un hommage à la femme prostituée, victime de la société bien-pensante, « un poème consacré à l'amour vénal ».

Dans le *Prière d'insérer*, Delève dira « qu'il ne s'agit pourtant pas d'un diptyque mais d'un seul miroir où apparaissent successivement les deux faces de l'amour, l'une, l'avilie, engendrant l'autre, la merveilleuse ». Voici un fragment de cette première partie :

...

Et vinrent les prostituées regarder de près l'idéal de ceux qui les changent en bêtes au sortir du confessionnal

Qu'elle était belle la poupée quelles dentelles de Bruxelles pour quel opéra chez les fées ou pour quel bal immatériel...

Je regardais ces femmes fortes les flamboyantes les flétries les survivantes et les mortes on ne pouvait les distinguer

...

Alors qu'est annoncé dans *Je vous salue chéries* un nouveau recueil qui serait intitulé *Anniversaire du merveilleux*, c'est un autre texte que Delève soumet à l'Académie. Cette fois, la subvention est refusée pour son manuscrit intitulé *Pour apaiser la faim de loup des mots nocturnes*, seul Roger Bodart ayant rendu un avis favorable. Marie Gevers reprochant à l'auteur sa méconnaissance de la forme classique et Carlo Bronne, « ses procédés enfantins...quand un article le gêne, *précise-il*, il le supprime, ou il intervertit les mots pour attraper la rime ».

Delève sera déçu par cette décision et le recueil ne paraîtra jamais. Pire encore, Delève ne publiera guère par la suite, si ce n'était quelques poèmes dans *Le Thyrsé, Savoir et beauté* et trois poèmes pour un numéro de *L'Anthologie de l'Audiothèque* qui lui est consacré.

Mais il avoue lui-même dans une lettre à son ami qu'il est « moins à l'aise dans le petit poème à forme fixe ou non que dans le lyrisme en liberté. J'ai écrit ces poèmes, *ajoute-il*, contre le « torrent », peut-être parce que le torrent est un cours d'eau qui a ses périodes de sécheresse... J'ai rêvé de poèmes éblouissants et le tout manque d'ardeur, de fougue, de passion. Je suis loin du délire. Or, mon idéal poétique est le paroxysme des sensations et des sentiments.» « L'Académie est « royale » *dira-t-il aussi*, alors que mes poèmes sont anti-royalistes, anti-fascistes, anti-colonialistes, anti-religieux ! »

Nous n'avons probablement pas retrouvé ce recueil dans son entièreté, mais les fragments, une quarantaine de pages, publiées en 2003 dans un volume qui reprenait des inédits de Delève, nous donnent à lire un ensemble, il est vrai, quelque peu hétéroclite. Une douzaine de sonnets où l'on sent bien que son auteur n'est pas à l'aise comme il le fut dans ses grandes odes lyriques. On y découvre cependant une belle suite intitulée *Ballade des assurances* et que Delève aurait pu retravailler pour nous donner ce qu'il avait de meilleur. En voici un bref fragment :

Assurez-vous contre la vie contre la mort
Contre les faits divers et les billevesées
Contre la peur dans l'âme et l'uniforme au corps
Contre la bombe au grand surboum des macchabées
Le strip tease où la belle a l'os charmant qui bée
Contre le massacre imminent des possédants

Possédantiques saints enrichis par les anges
Contre l'Apocalypse à chiffre de Saint Jean
Contre la faim du monde et ses bêtes étranges
...

Parmi les poèmes retrouvés, figurent des fragments d'*Anniversaire du merveilleux*, de *Belvédère* ou *Catalogue*. Il s'agit toujours dans ces cas précis de longs poèmes lyriques qui sont vraiment ce que Delève a pu faire de mieux. Il s'y révèle comme dans *Je vous salue chéries*, un admirable poète du souffle long. Ainsi cet extrait de *Catalogue* :

...
Il y a la moisson que l'on prend par la taille
Il y a les tailles autour desquelles l'amour ne noue ni ne dénoue jamais un brin de cour
Il a l'art de faire de chaque grain de poussière un fléau de la terre
Il y a le poète frère de tous les hommes qui donne aux hommes des raison d'être poètes
c'est-à-dire d'ajouter à leur pain quotidien cette autre faim la beauté-qui-a-du-pain
Il y a l'autre face du merveilleux qui est horrible
Il y a la voix des sirènes de fer pour ensorceler les machines et leur apprendre à mépriser
les hommes
Il y a la vie qui est légère quand on porte un fardeau plus précieux que soi
...

Dans une lettre à Anne-Marie Kegels, Delève s'est exprimé sur l'essence même de la poésie : « Et il y a des gens pour croire que la poésie est refuge, évasion dans le rêve, peur et fuite devant la réalité ; manque de courage ! En réalité, c'est la vie blessée qui se guérit, c'est la vie opprimée qui surmonte l'obstacle, c'est la vie heureuse qui porte son bonheur dans les domaines qui ne sont pas encore soumis. » Et dans une autre correspondance à son ami bienveillant, Edmond Kinds : « Le poète pour se justifier et justifier l'homme doit affirmer que l'humain, la justice, le bonheur sont possibles, que l'espoir est légitime. Son devoir est de rendre le bonheur et la justice sensibles par des images suggestives qui créeront chez le lecteur un désir, un besoin. »

« La poésie, écrira-t-il dans le Prière d'insérer de *La Belle Journée*, doit être l'expression la plus énergique de l'amour de la vie... ». La poésie de Delève, il faut bien le constater, ne fut pas toujours l'expression de ce *Merveilleux* auquel il aspirait tant.

Ernest Delève meurt à Ransart, le 14 juillet 1969, et le jour de son enterrement, le 16 juillet, ils ne seront que quatre ou cinq à accompagner sa dépouille au cimetière de la rue Lemoine.

Seul Emile Lempereur évoquera la disparition du poète dans *Le Journal de Charleroi* du 19 août, voyant en lui l'un de ces grands poètes méconnus. Un peu plus tard, dans *Le Soir* du 31 septembre 1969, notre confrère Jean Tordeur rendra un ultime et juste hommage à Delève dans un article intitulé, *Ernest Delève, ce méconnu à l'oeuvre bouleversante*, dont voici un extrait : « ... Peu de poètes auront autant que Delève réuni d'aussi près qu'il le fit la révolte et la folle espérance, la dérélition et la louange, la solitude et la communion, l'utopie rayonnante du bonheur total et la détresse, la révolte et la tendresse. C'est parce que ce rêve total fut pour lui la vie même qu'il nous a laissé une œuvre fulgurante comme un météore. »

Parmi les honneurs noirs que me rendent les ombres
Je vis seul Il n'y a pas de chemins dans la solitude
Par où suis-je venu Où m'enfuir Je ne sais plus
Moi qui n'ai désiré que la place du pauvre
Et cherché au soleil un lieu que nul n'ombrage
Aurai-je pour toujours ce désert à garder
...
(Extrait de *L'enfant prodigue*, Pura Seta)

Aujourd'hui, soit près de quarante ans après la disparition de Ernest Delève, la poésie, ce grand art du manque, fait des poètes — et de Delève en particulier — des gardiens de déserts. Pour combien de temps encore ?

À consulter : *Poésies* de Ernest Delève (Le Taillis Pré, 2002), *Poèmes inédits* de Ernest Delève (Le Taillis Pré, 2003), *Ernest Delève* par Edmond Kinds (Pierre Seghers, Collection Poètes d'aujourd'hui, 1974) et le mémoire de Annemie Esgain, *Ernest Delève, Poète de l'humain*, ULB, 2002).

Copyright © 2009 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Yves Namur, *Ernest Delève, un poète dans la secrète évidence* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2009. Disponible sur : < www.arlfb.be >